

Les nouveaux défis  
de **Yannick Nézet-Séguin**  
Page E 3



**Marie-Josée Croze,**  
une actrice fort occupée  
Page E 8

# CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 JUIN 2016



SOURCE FRANCOFOLIES



SHAYNE LAVERDIÈRE / FRANCOFOLIES



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Serge Postigo signe l'adaptation et la mise en scène de la comédie musicale *Mary Poppins* à Montréal.

FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

## Le retour en forêt des mal-aimés

Dix ans plus tard, Pierre Lapointe reprend à l'identique le concert de son disque phare

PHILIPPE PAPINEAU

C'est un spectacle hors norme en forme de merci, et un jeu presque comique qui fait ressortir l'effet du temps ainsi que le pif de Pierre Lapointe dans le choix de son entourage. Ce samedi aux FrancoFolies de Montréal, le chanteur montera sur la grande scène pour reprendre à l'identique, avec le même équipage et leurs instruments de l'époque, le concert de son deuxième album, *La forêt des mal-aimés*.

C'est officiellement le 26 mars 2006 que Pierre Lapointe lançait le disque, sur lequel on retrouve, entre autres, les pièces *Deux par deux rassemblés*, *Au 27-100 rue des Partances*, *Qu'en est-il de la chance* et *Le lion imberbe*. Le public, qui avait découvert le dandy à l'accent franchouillard sur son premier disque poussé par le titre *Le columbarium*, avait alors été confronté à une approche plus électronique, qui complétait les arrangements orchestraux.

Mais la tournée de *La forêt des mal-aimés*, rappelle au *Devoir* le chanteur et pianiste, avait commencé dès octobre 2004, à peine six mois après la sortie de son premier album. «On avait fait trois soirs au

Corona. Les gens me disaient que c'était con de sortir un album et que le show ne soit pas en lien avec ça. Moi, je travaille à l'envers. J'écris des chansons, je les casse sur scène, je les fais pendant un an ou deux ans et après je les enregistre. Et j'ai eu ce flash-là de faire *La forêt des mal-aimés*».

Déjà un proche du milieu de l'art visuel, Pierre Lapointe était jadis tombé sur une photo «mise en scène» format géant du Vancouverois Jeff Wall — «un des rares artistes canadiens qui sont à Pompidou ou au MoMA» — qui montrait une forêt devant laquelle se dévotaient des gens. «Comme des morts-vivants. Et je suis parti là-dessus.» La tournée l'aura mené à l'album, puis les spectacles s'étireront jusqu'en 2007.

Donc, pour cette soirée aux FrancoFolies, «je n'ai pas le droit de faire aucune chanson qui a été faite après 2007. On a repris la liste des chansons qu'on avait à la fin de la tournée et on refait ça tel quel.» Lapointe rigole au bout du fil, anticipant les répétitions, et le fait de se replonger dans cet univers déjà lointain dans son riche parcours. Il sera donc accompagné de Philippe B — qui à l'époque n'avait pas amorcé son épatant parcours solo —, de Philippe Brault — devenu un réalisateur réputé —, de Josiane Hébert — mainte-

nant avec le groupe Galant tu perds ton temps —, du violoniste Guido Del Fabro — qui a collaboré avec tout le bottin des musiciens — et du batteur Tony Albino, qui avait fait quelques représentations avec la bande, qui montait habituellement sur scène sans musicien à la batterie.

Aujourd'hui, Pierre Lapointe est franchement fier de ce qu'ils sont tous devenus, multipliant les bons mots pour chacun des membres de cette famille musicale hétéroclite. «On savait tous qu'on était dus pour faire de belles choses, de grandes affaires, sans savoir quoi, avec quelle tangente. Et dix ans après, c'est tangible.»

### L'éphémère

Pierre Lapointe ayant cultivé depuis quelques années l'éphémère, l'unique et l'exclusif, à coup de spectacle-surprise ou d'albums en tirage limité, ce spectacle en forme de voyage dans le temps ne fait-il pas un peu entorse à ses principes?

«Je ne pense pas. Je me rends compte à quel point c'était un moment important dans ma carrière. Même si j'ai fait à peu près 12 disques en 10 ans, les gens me parlent presque seulement de lui. Il a vraiment marqué les esprits. Et dans l'histoire de la chanson, et je vais parler sans vouloir être trop sûr de moi, c'est un disque important de la première décennie des années 2000. On avait vendu 21 000 disques en une semaine, 200 000 disques en tout à



## Renaissance de la nurse volante

MARIE LABRECQUE

Mary Poppins a le don d'apparaître lorsqu'on ne s'y attend pas. La célèbre nurse volante semble ainsi vivre une renaissance. Les studios Disney préparent un nouveau film, *Mary Poppins Returns*, avec Emily Blunt dans le rôle-titre, inspirés peut-être par le succès de la version scénique. Créé en 2004 sur un livret de Julian Fellowes, l'auteur de *Downton Abbey* — une série qui se déroule à la même époque, vers 1910 —, le *musical* a tenu l'affiche trois ans à Londres, avant de converger vers Broadway, jusqu'en 2013.

À Montréal, ce sera «la plus grande comédie musicale de l'histoire» de Juste pour rire, proclame-t-on. En ce qui a trait à la distribution, au dispositif scénographique et technique, «c'est énorme», confirme Serge Postigo, qui en signe l'adaptation et la mise en scène. Installé derrière la console technique dans la salle du théâtre Saint-Denis, le créateur surchargé m'accorde une entrevue, tandis que sur scène une quinzaine d'interprètes (la moitié seulement de l'ensemble) entrent parfois nos voix en répétant l'irrésistible chanson *Supercalifragilisticexpialidocious!* sous la supervision du chorégraphe Steve Bolton.

Les 35 changements de décor et différentes contraintes techniques (notamment l'exiguïté des coulisses) ont forcé Serge Postigo à être créatif. Il a imaginé un système de rails et des modules scénographiques rétractables qui se déplient à la manière des livres animés en relief. Et si le metteur en scène veut réserver au public la surprise de certains effets spéciaux, il cite «des statues qui se mettent à danser», une mariée qui s'envole, certaines images sises «entre Magritte et Dalí». «J'ai ajouté beaucoup de magie dans le spectacle.»

Pour jouer cette pièce où les enfants — campés par deux duos de jeunes acteurs en alternance — sont omniprésents, il a tenu des auditions ouvertes et vu 500 interprètes. C'est Joëlle Lanctôt, découverte dans *Grease* l'été dernier, qui reprend le rôle immortalisé par Julie Andrews, tandis que le comédien et auteur-compositeur-interprète Jean-François Poulin donne vie à Bert, le joyeux ramoneur. «J'ai vraiment eu la latitude de prendre qui je voulais», sans considérations de notoriété, assure Postigo. Des artistes choisis non seulement pour leurs capacités, mais en fonction de qualités qui émanent inconsciemment d'eux.

C'est pourquoi il a confié le personnage de Monsieur Banks, un banquier très sérieux qui

VOIR PAGE E 3 : MAL-AIMÉS

VOIR PAGE E 3 : POPPINS

## CULTURE

## Malédiction pour l'inferral génie!

ODILE TREMBLAY



Voici donc Louis-Ferdinand Céline, né Destouches, au cinéma sous les traits de Denis Lavant dans un film d'Emmanuel de Bourdieu, en salle chez nous depuis vendredi.

L'œuvre recrée un segment de son exil au Danemark en 1948. S'y bousculent l'admiration pour l'œuvre littéraire célinienne et l'horreur devant ses virulentes prises de position antisémites.

Aucun cinéaste, songe-t-on devant ce film, n'oserait présenter un portrait de Céline sans mettre ainsi en exergue ses côtés monstrueux. Une façon de prendre ses distances: «Ce n'est pas mon ami, mort ou pas, je le jure!»

On imagine le misanthrope ressuscité grognant devant l'interprète usurpateur. «Les vies romancées, ça m'embête», confessait-il lors d'une entrevue à Louis Pauwels en 1960, un an avant sa mort. Faut dire que l'écrivain médecin, comme Tchekhov, et emmerdeur de première, n'aimait pas grand-chose ni grand monde de toute façon.

Quant aux rapports de ce géant des lettres françaises avec le cinéma, ils furent toujours malheureux. D'où l'ironie de cette mise en boîte de son propre personnage. Lui qui rêva de voir porté à l'écran son génial *Voyage au bout de la nuit* et qui accosta Hollywood en ce sens, même outre-tombe il ne fut pas exaucé. Les multiples tentatives d'adaptation tombèrent à l'eau, sous une

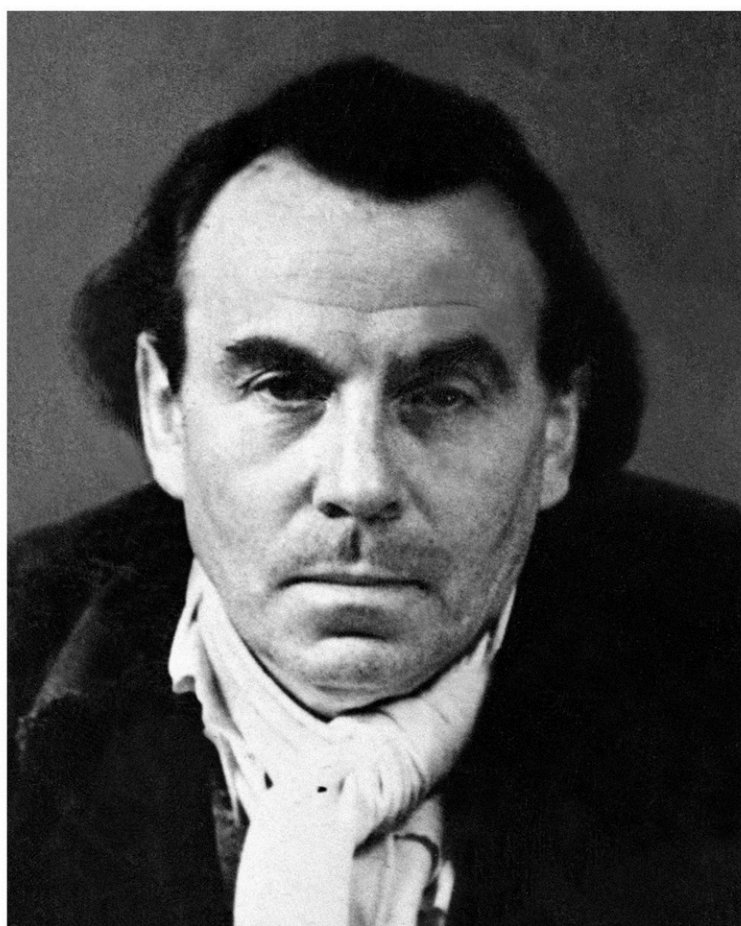
étrange malédiction.

D'Abel Gance à Jean-Luc Godard, de Michel Audiard à Sergio Leone, de René Clément à Claude Berri, de Julien Duvivier à Claude Autant-Lara, de Louis Malle à Alain Corneau et François Dupeyron en bout de course, qui s'y frottaient déclarait forfait. Maurice Pialat renonça pour sa part à tourner *Mort à crédit*.

On ne le répètera jamais assez, Céline marqua au fer rouge la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle. Son style, une langue parlée réinventée, serait donc insoluble dans la pellicule? On n'en croit rien. *Voyage au bout de la nuit* collectionne aussi les images-chocs. Et les dessins de Jacques Tardi dans l'exceptionnelle édition que le bédésiste français a illustrée pour Gallimard en 1988 montrent l'immense potentiel visuel gaspillé au cinéma. C'est la malédiction. Quoi d'autre?

D'ailleurs, cet homme aux deux visages n'a pas fini de créer la polémique en France, adulé autant que conspué. En 2011, l'Élysée refusait de souligner le cinquantième anniversaire de son décès, arguant ses prises de position politiques passées. Du moins n'y a-t-on pas là-bas renié ses œuvres. Une leçon pour le Québec post-affaire Jutra. Livres, films et autres pièces d'art suivent leur cours, hors des errements des créateurs. À preuve, ce génie!

Transposer à l'écrit l'émotion de l'argot était donc son but, atteint et imité par des auteurs comme J. D. Salinger, Henry Miller, Frédéric Dard alias San Antonio, etc. Le Céline du *Voyage au bout de la nuit*, son chef-d'œuvre, était un humaniste désespéré, qui suivit l'alter ego Ferdinand

Céline a marqué au fer rouge la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle.

Bardamu du front de la Première Guerre mondiale aux colonies africaines en passant par les États-Unis. Rarement la saloperie humaine, percée çà et là d'éclairs d'humanité, aura été traduite avec autant de force, n'épargnant ni victime ni bourreau.

## Le pire et le meilleur

Ayant un jour reçu la première édition d'avant-guerre (Denoël, 1937) du pamphlet *Bagatelles pour un massacre*, héritée du père célinien d'une amie, je m'y étais plongée, cu-

riuse. Antisémisme au vitriol, l'immense écrivain? Et comment!

Céline s'y offre d'autres cibles que les juifs, remarquez: les francs-maçons, les homosexuels, les femmes, le cinéma, les critiques; tous pourris. Mais rien n'égale sa charge antijuive. Le tout en un style si échevelé que le pamphlet semble rédigé, sinon par un autre auteur, c'est quand même sa plume, du moins par un autre hémisphère (abîmé) de son cerveau.

J'ignore si un psychanalyste

« Il faut se dépêcher de s'en gaver de rêves pour traverser la vie qui vous attend dehors, sorti du cinéma, durer quelques jours de plus à travers cette atrocité des choses et des hommes »

Extrait de *Voyage au bout de la nuit*

s'est déjà penché sur *Bagatelles* et autres pamphlets de Céline, chose certaine ses cibles paraissent liées à son parcours personnel, par effet de projection quasi psychotique.

Entre les lignes, les juifs y semblent perçus comme des rivaux sexuels. Hollywood, décrit comme «un repaire de youpins», refusa, on le sait, d'adapter le *Voyage*. Les critiques avaient écorché (à tort) *Mort à crédit*. Quant aux femmes, aux homosexuels et aux francs-maçons, allez savoir. Un tel délire paranoïaque serait peut-être occasionné par ses blessures de guerre. On ne dit pas ça pour l'excuser, mais pour comprendre la démence de ses éruptions.

Afin de retrouver le meilleur de Céline, mieux vaut relire ses grandes œuvres, à coup sûr. L'homme ressuscité de son côté à travers de captivants documentaires retrouvés sur YouTube ou Vimeo: *Voyage au bout de Céline, Une légende, une vie, Le procès Céline*, éclairant les lanternes sur son parcours. Plusieurs des entrevues accordées en fin de vie sont disponibles en ligne, par ailleurs. Rien pour redorer le blason des intervieweurs, abonnés aux questions convenues, mais elles frappent par cette

conviction de l'écrivain d'être une victime de l'air du temps. Nul remords et quelques leçons d'écriture.

Les morts survivent, dit-on, à travers ceux qui les ont endurés et aimés. Or Lucette, la dernière épouse de Céline (25 ans de vie commune) et gardienne du temple, vit toujours à 104 ans, faisant mentir les chiffres gravés sur la tombe de son irascible époux qui l'attend sous les pissenlits: Lucette Destouches: 1912, 19...

Quant au perroquet Toto, un Gris du Gabon aussi rageur que Céline, son meilleur ami de fin de parcours, certains le croient toujours vivant, sifflant et maugréant, fidèle aux enseignements du maître. Cette espèce ne dépasse guère toutefois la cinquantaine d'années et Toto fut acquis en 1952...

Reste que la survie passe aussi par l'œuvre des autres. Hergé aurait, estiment ses exégètes, pris pour modèle le perroquet de Céline dans *Les bijoux de la Castafiore*. Quant aux imprécations délirantes de l'auteur de *Bagatelles pour un massacre*, elles seraient à l'origine des vituperations du capitaine Haddock à travers maintes aventures de Tintin.

otremblay@ledevoir.com

# Festival Opéra DE QUÉBEC

24 juillet au 6 août 2016

Direction générale et artistique Grégoire Legendre

BMO

**Starmania opéra**  
Plamondon - Berger  
30, 31 juillet, 1<sup>er</sup>, 3 et 4 août à 20 h  
Salle Louis-Fréchette, Grand Théâtre de Québec

**Les quatre ténors**  
24 juillet à 20 h  
La cour du Vieux-Séminaire de Québec

**Christophe Dumaux et Bernard Labadie**  
26 juillet à 20 h, Palais Montcalm

**Prima la musica, poi le parole Salieri**  
Le directeur de théâtre Mozart  
31 juillet, 2 et 5 août à 20 h, Théâtre La Bordée

**Gounod à l'apéro**  
25 au 29 juillet à 16 h  
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

**La brigade lyrique**  
Mercredi au dimanche inclusivement  
2 représentations par jour  
Divers lieux à travers la ville de Québec

**Le serpent et le chat**  
Opéra jeunesse  
24 au 29 juillet, La Maison Jaune

**Le rendez-vous lyrique de l'été!**

**Les Grands Feux Loto-Québec**  
6 août à 22h

billetech.com 1 877 643-8131  
festivaloperaquebec.com

## FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

29 JUIN - 9 JUILLET 37<sup>e</sup> ÉDITION

LE FESTIVAL COMMENCE DANS MOINS DE TROIS SEMAINES!

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD

2 ET 3 JUILLET RUFUS WAINWRIGHT avec GRAND ORCHESTRE OPÉRA PRIMA DONNA et SES GRANDES CHANSONS DEUX SOIRÉES SYMPHONIQUES VISUELLES

4 JUILLET • 20h30 KOOL & THE GANG Première partie: THE BROOKS

9 JUILLET NOEL GALLAGHER'S HIGH FLYING BIRDS Première partie: ADAM STRANGLER

LE FESTIVAL À LA MAISON SYMPHONIQUE TURKISH AIRLINES MONTRÉAL GAZETTE CAD 98.5 SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA - 19h30

6 JUILLET EMILIE-CLAIRE BARLOW SYMPHONIQUE

7 JUILLET CONCERT D'ADIEU AU FESTIVAL OLIVER JONES TRIO L'ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL INVITE OLIVER JONES

9 JUILLET BATTLE OF THE BANDS VIII LE GLENN MILLER ORCHESTRA contre LE CAB CALLOWAY ORCHESTRA

LES GRANDS CONCERTS RioTinto

4 JUILLET JOE JACKSON

8 JUILLET BRANDI CARLILE Première partie: MENTANA

9 JUILLET CONCERT DE CLÔTURE en collaboration avec CBC Radio-Canada PRESERVATION HALL JAZZ BAND Première partie: JAZZ STREET BOYZ

NOUVEAU MONDE THÉÂTRE DU NOUVEAU-MONDE - 20h INVITATION TD MONTRÉAL GAZETTE GESU - 18h

30 JUIN AU 2 JUILLET ANGÈLE DUBEAU & LA PIETA LUDOVICO EINAUDI: PORTRAIT

6 AU 8 JUILLET THE WAINWRIGHT SISTERS SONGS IN THE DARK Première partie: ARCHER

30 JUIN aTUNDE ADJUAH avec CHARLIE HUNTER

1<sup>er</sup> JUILLET avec LIZZ WRIGHT

2 JUILLET CHRISTIAN SCOTT

BILLETTERIE PLACE DES ARTS ET MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL 514 842-2112 / 1 866 842-2112 / placedesarts.com THÉÂTRE DU NOUVEAU-MONDE 514 866-8668 / tnm.qc.ca GESU 514 861-4036 / 1 855 790-1245 / admission.com

INFO-JAZZ 514 871-1881 1 85JAZZFEST

f /montrealJazzFest @FestivalJazzMtl

MONTRÉALJAZZFEST.COM

Bell Heineken CASINO CBC Radio-Canada SINC-LAVALLIN HYUNDAI TURKISH AIRLINES SAO SPECTRA

## CULTURE › MUSIQUE



JONATHAN TICHLER/METROPOLITAN OPERA

Le Met arrive au bon moment dans la carrière de Yannick Nézet-Séguin, et lui-même arrive au parfait moment dans l'histoire du Met.

MUSIQUE CLASSIQUE

## Les chantiers de Yannick Nézet-Séguin au Met

Yannick Nézet-Séguin est désormais face à son destin. En tant que directeur musical du Metropolitan Opera, il peut inscrire son nom en lettres d'or au temple des grands interprètes de l'histoire de la musique.

CHRISTOPHE HUSS

La nomination de Yannick Nézet-Séguin au Met, ce n'est pas l'annonce d'un contrat comme un autre. C'est immense. Une sorte de « papauté musicale ». Des orchestres, même comme Philadelphie, il y en a d'autres. Une maison d'opéra comme le Metropolitan, il n'y en a pas ailleurs, avec ce rayonnement, cette visibilité. L'Opéra de Vienne peut-être. Mais point dans les faits, puisque tout chef qui y deviendrait directeur est sur un siège éjectable dès le premier jour de son mandat, à la merci de la prochaine cabale dont les médias viennois ont le secret. A New York, Nézet-Séguin peut construire, et en construisant il peut forger une légende.

Le calendrier parfait

Il faut vraiment ne rien avoir compris au film des dix der-

nières années de la carrière du chef québécois pour douter que le chef québécois laissera son empreinte au Metropolitan Opera. Lui qui a confondu tous les sceptiques — moi y compris — dans la manière de gérer son mandat à Philadelphie, un orchestre qui en avait vu (beaucoup) d'autres. Il a redonné à Philadelphie une dynamique, un élan, une fierté, un esprit et une image.

Le chef a été à la hauteur de cette tâche grâce à une qualité spécifique que m'avait résumée un jour une personnalité de grande expérience qui a travaillé avec lui à Rotterdam: « Je n'ai jamais vu de ma vie quelqu'un qui assimilait et mûrissait aussi vite. »

Cette faculté de grandir dans les œuvres, nous l'avions notée lorsque Nézet-Séguin avait repris ici (après Rotterdam et Berlin) la 4<sup>e</sup> Symphonie de Mahler en 2014. Au retour du concert, je me suis précé-

pité sur le disque (Atma) de 2004. Ce n'était tout simplement pas le même chef! Le phénomène a été observé par le *New York Times* lors de la reprise de la production du *Don Carlo* de Verdi. Il est aussi constaté à Philadelphie, par les musiciens, lorsqu'une œuvre déjà présentée auparavant revient au programme.

Appelez cela l'instinct, le métier ou ce que vous voulez. Yannick Nézet-Séguin évite la

« Je n'ai jamais vu de ma vie quelqu'un qui assimilait et mûrissait aussi vite »

routine et creuse les choses. Cet élan donné par une perpétuelle redécouverte fera mouche au Metropolitan Opera, d'autant que Nézet-Séguin est un chef lyrique d'instinct et de passion. Trentenaire, à Montréal, il a été captivant dans les œuvres lyriques et vocales, bien avant d'être au même stade de pertinence dans les œuvres symphoniques. Nézet-Séguin n'a pas

« toujours été », il s'est fait. Et grâce à sa qualité première il a pu se construire bien plus vite que tous les autres. Il a la « bouteille » pour assumer la tâche new-yorkaise, et la concentration géographique de ses activités va grandement lui faciliter le travail.

Bousculer

Le Met arrive au bon moment dans la carrière de Yannick Nézet-Séguin, et lui-même arrive au parfait moment dans l'histoire du Met. La succession de James Levine est, pour le chef québécois, encore plus envivante et gratifiante que celle de Stephen Harper pour Justin Trudeau. Car il y a à peu près tout à recréer, à moderniser et à réinventer.

En matière d'image, l'effet sera immédiat, puisque le Met a prouvé qu'une institution ne peut construire un dynamisme sur l'image d'un chef diminué et malade, dont on ne sait même plus quand il va diriger. Mon respect et mon estime pour James Levine sont immenses, mais sa maladie a plombé une

maison qui s'est sclérosée en même temps que lui.

La lune de miel et le souffle dureront, car Yannick Nézet-Séguin travaillera d'abord en interne et ne sera vraiment exposé qu'en 2020. Pour l'instant, la presse lui a taillé un costard de chef traditionnel, peu ouvert à la nouveauté. Sur quelle base? Aucune ou à peu près. Si Yannick Nézet-Séguin n'a pas su citer au *New York Times* un compositeur mésestimé qu'il voudrait défendre, il y a bien d'autres moyens de répondre à cette question. Car plutôt que des compositeurs, il y a des thèmes à défendre, notamment la liberté d'expression et la lutte contre les totalitarismes. Plusieurs créations lyriques des 20 dernières années abordent ce thème, qui peut devenir une marque artistique du Met si la maison peut recoller les pots cassés après sa misérable opération d'autocensure lors de la présentation de *Death of Klinghoffer* de John Adams, où la direction avait baissé pavillon et pantalon devant la pression de lobbies. A Yannick Nézet-

Séguin de porter désormais la culotte artistique!

Pour ce faire, il faudra que la relation avec le directeur Peter Gelb soit franche et limpide. Tout dépendra de cette entente, car en l'absence de capitaine artistique, Gelb en a mené très large ces dernières années sur des prérogatives qui vont incomber au chef. Mais assurément Nézet-Séguin est nettement en position de force par rapport au gestionnaire fragilisé par des statistiques de fréquentation en déclin. Ensemble, ils ouvriront les chantiers de la création, du renouvellement et de l'élargissement des publics et du développement de la « marque » Metropolitan Opera.

Enfin, des états généraux sur le produit présenté par le Met dans les cinémas sont absolument nécessaires. Comme pour tout, le Met s'est endormi sur ses lauriers et sa suffisance. Il faut réévaluer la qualité sonore des transmissions et diversifier les regards des metteurs en images.

Un travail intense, mais passionnant.

Le Devoir



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

### MAL-AIMÉS

SUITE DE LA PAGE E 1

l'époque, un peu plus avec les années. Et là, pour moi, c'est une façon de dire merci aux gens.»

Tout le concept en fait aussi un jeu amusant pour lui et ses musiciens, qui, dixit Lapointe, « n'ont pas poussé l'audace jusqu'à remettre les mêmes habits, de peur de ne

plus rentrer dedans ». « Ça me fait rire parce que Josiane a fait raccorder son vieil accordéon, qu'elle n'utilise plus. On est allés chercher les mêmes séquences, même si ça clairement vieilli, même si on est rendus ailleurs. »

Et il y a aussi plusieurs chansons que Lapointe avait reléguées aux oubliettes et qui seront dépeussées, voire carrément réapprises par le chanteur. « Je viens de passer une semaine là-dessus. C'est drôle pour moi. Debout sur ma

tête, je ne l'ai pas chantée depuis sept ans. Quand je l'ai ré-apprise, le texte, ben, iiiiishh, avant de mettre ça sur un disque aujourd'hui je referais le texte au complet! J'en parle en riant, parce que moi, j'ai évolué, mon écriture a changé, mais c'est l'un de revivre un truc comme ça. »

Le Devoir

PIERRE LAPOINTE  
Ce samedi 11 juin, 21 h,  
sur la place des Festivals

### Des liens durables

C'est le trio BGL — devenu un incontournable de l'art visuel ayant représenté le Canada à la dernière Biennale de Venise — qui avait signé la conception de la pochette de *La forêt des mal-aimés*, accompagné du duo Doyon-Rivest. « Je suis content parce que je fais des liens entre les milieux, et ça laisse des traces, ça crée des mariages qui existent sur du long terme après », raconte Pierre Lapointe. « Quand on a

eu un disque d'or pour *La forêt des mal-aimés*, j'en avais offert un à BGL. Et il y a sept ou huit ans, ils ont vendu la totalité de leur atelier au Musée national des beaux-arts du Canada, et le disque d'or s'y trouvait. Donc, le disque se retrouve maintenant dans la collection permanente du musée! C'est le genre de signe qui prouve qu'il y a vraiment un mélange des médiums artistiques qui se crée, et ça me rend très, très heureux. J'ai l'impression de foutre la merde un peu et je suis content! »

### La difficile transition des livres au film

Mary Poppins est d'abord apparue dans une série de huit livres pour enfants écrits entre 1934 et 1988 par la Britannique P. L. Travers. Une auteure qui avait refusé durant deux décennies l'adaptation cinématographique souhaitée par Walt Disney. Le récent film *Saving Mr. Banks* racontait combien cette œuvre joyeuse était née dans les tiraillements, en raison des divergences entre les visions du célèbre producteur (joué par Tom Hanks) et de l'exigeante Travers (Emma Thompson). Protagoniste trop gentille, description injuste du père — un personnage inspiré de son, mort prématurément... Le populaire film aurait tellement déplu à l'auteure que, selon le média australien *Monthly*, elle aurait stipulé dans son testament que seuls des Britanniques (surtout aucun Américain!) pouvaient participer à la création du *musical*...



WALT DISNEY PRODUCTIONS / BUENA VISTA DISTRIBUTIONS

### POPPINS

SUITE DE LA PAGE E 1

subira une transformation, à René Simard. Un contre-emploi. Il avait besoin d'un interprète chez qui transparait, malgré lui, la bonté. « Ça ne se joue pas, ça. » Tandis que la sévérité peut se feindre. « Le personnage s'ouvre à la fin de la pièce. Mais il faut sentir son humanité avant. Il faut voir la lumière par les interstices. » Le chanteur travaille très fort pour « faire sortir René Simard de René Simard ». Et il serait méconnaissable.

Père absent, enfants tannants

Avant aux nostalgiques: la comédie musicale, qui compte 31 chansons, diffère du classique film de 1964. On y fait connaissance, par exemple, d'une figure inédite, l'ancienne nounou du père, méchante celle-là,

sorte de double opposé de Mary Poppins. « Et le personnage de la mère est beaucoup plus étoffé, plus intéressant que la suffragette un peu perdue du film. C'est une ancienne actrice qui se sent étouffée dans ce rôle de Madame Banks. Il y a un drame dans le couple. »

Serge Postigo, qui n'avait pas été touché par la production de Broadway, veut mettre l'accent encore davantage sur le récit: Mary Poppins vient « sauver une famille », réunir deux enfants turbulents à un père qui les néglige. Et qui tente d'imposer à son entourage « la définition abstraite qu'il se fait de ce qu'est une famille anglaise parfaite ».

À la rigidité de ce conformisme, Mary Poppins oppose une charmante ode à la fantaisie. Serge Postigo insiste sur le fait qu'il « ne faut pas juger le gâteau sur le crémage ». Il ajoute qu'il y a des couches sous la légèreté. Le metteur en scène note qu'à l'heure où les travailleurs autonomes

constituent une tranche importante de la population, cette question de la disponibilité, si non physique, du moins mentale, se pose plus que jamais. « Le parent qui se vautre dans son travail à en perdre sa famille, à se perdre lui-même, c'est le genre de choses contre lequel je me bats tous les jours. »

Ironiquement, cette Mary Poppins qui l'habite tant a un effet contraire sur lui. « Moi, mes enfants, je ne les ai pas beaucoup vus cette semaine... »

Collaboratrice  
Le Devoir

MARY POPPINS

Traduction, adaptation et mise en scène: Serge Postigo. Paroles et musique originales: Richard M. Sherman et Robert B. Sherman. Livret: Julian Fellowes. Nouvelles chansons, musique et paroles additionnelles: George Stiles et Anthony Drewe. Direction musicale: Guillaume St-Laurent. Du 15 juin au 16 juillet au théâtre Saint-Denis 1.

## CULTURE › MUSIQUE

FESTIVAL FOLK DE MONTRÉAL SUR LE CANAL

## Le happening des enfants du Grateful Dead

SYLVAIN CORMIER

Ce ne sera pas un *Kool-Aid Acid Test* du siècle nouveau, il n'y aura ni Ken Kesey ni ses Merry Pranksters, pas plus qu'un Neal Cassady rescapé de la Beat Generation. On n'y retrouvera pas les Warlocks, le groupe qui fournissait la bande sonore de ces fameuses expérimentations collectives de novembre 1965, sorte de blues psychédélique avant le mot et la mode. Ces Warlocks qui devinrent The Grateful Dead en 1966, d'abord célébrés au Fillmore et à l'Avalon Ballroom par les hippies de San Francisco, puis par des millions de Deadheads (véritable nation de fans) pendant des décennies à travers l'Amérique. Même le Grateful Dead n'est plus vraiment le Grateful Dead depuis la mort du bon barbu gourouguitariste Jerry Garcia en 1995. Mais ce samedi, au théâtre Paradoxe du boulevard Monk à Ville-Émard, la bringue collective du Festival folk de Montréal sur le canal ne sera pas moins la suite du «long, strange trip».

Ces mots, tirés de l'emblématique chanson *Truckin'*, en plus de décrire pour toujours l'équipée hors norme du Dead, ont donné aux Joe Grass, Andrew et Brad Barr, Steve Hill, Katie Moore, Li'l Andy, Peter Mika et (de nombreux) autres participants le titre de leur happening : *A Long, Strange Trip - Les chansons de Grateful Dead*. Et l'esprit. «L'attitude de base du Grateful Dead, c'est la liberté incarnée», résume Joe Grass, qui joue avec Patrick Watson autant qu'avec son propre groupe, Notre Dame de Grass. «Mon idée de la marge de manœuvre possible au sein d'un groupe de rock, de la multiplicité des influences qui peuvent nourrir une musique, ça vient beaucoup de là. J'ai pas mal grandi dans un monde de Deadheads.» Brad Barr aussi : «C'était une porte d'entrée, le Dead, quand j'avais 13 ans, pour mes amis,

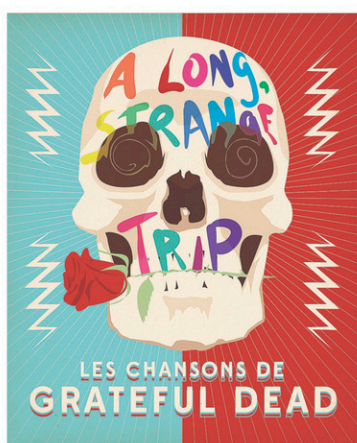
pour Andrew et moi : leur musique, la culture et le mythe autour du groupe, ça nous montrait ce qu'il fallait faire et, plus important encore, ce qu'il ne fallait pas faire...»

## Le goût du risque

Faut être parmi nos Anglos les plus nourris d'americana pour s'avouer ainsi véritables enfants du Dead. La bande à Jerry n'a pas souvent été plus au nord que le Vermont, disons, sinon pour l'Expo 67 et le Festival Express de 1970. «Oui, il fallait aller à eux, les suivre, concède Joe. J'ai failli les voir en spectacle une fois, au milieu des années 1990, à 14-15 ans, mais Jerry est mort... J'ai fait le chemin avec les disques. Qui m'ont mené jusqu'au bluegrass, au blues, au jazz même...» Brad précise : «Le Dead est l'un des premiers groupes populaires à incorporer l'improvisation dans leur approche, une zone réservée aux musiciens de jazz, où chaque présence sur scène est une occasion d'exploration et de découverte.»

«C'est l'idée du risque assumé totalement, le Dead, ajoute Joe. Jusqu'où peut-on pousser telle ou telle chanson? Ils ont fait énormément d'interprétations, et le résultat est toujours passionnant, même quand c'est un peu raté. Le Dead, c'est un trip et une éducation. Ça m'a toujours donné envie d'aller à la source, d'entendre l'original d'un morceau de Mississippi John Hurt qu'ils réinventaient...» Brad renchérit : «Le répertoire est tellement vaste et fascinant...» La toute nouvelle compilation *Day of the Dead*, qui rassemble 59 reprises par autant d'artistes de tous les âges et de toutes les provenances, écrème à peine le corpus. «Des centaines et des centaines de chansons, toutes sortes de personnages, des variations sur un thème, c'est infini...»

Quels titres choisir pour le spectacle? Les quelques chansons connues — *Casey Jones*, *Uncle John's Band*, *Sugar Magnolia* — ou les obscures? Ça fait sourire Brad : «Ne sont-elles pas toutes obscures?» Joe se veut inclusif : «Le fait est



DENIS ROUTHIER

qu'il n'y a pas beaucoup d'incalculables, mais nous voulons à la fois faire plaisir aux purs Deadheads, à ceux qui ont le "Very Best of" et rien d'autre, et que nos invités se fassent plaisir.» Comme le Dead, le groupe maison aura deux batteurs, Robbie Kuster et Andrew Barr. Et comme au temps de l'Avalon et du Fillmore, Joe promet, sinon du mercure entre les fameuses plaques de verre chauffées, rien de moins qu'une «immersion sensorielle complète».

Le Devoir

A LONG, STRANGE TRIP  
LES CHANSONS DE GRATEFUL DEAD

Spectacle collectif au théâtre Paradoxe, vendredi 17 juin à 21 h, dans le cadre du Festival folk de Montréal sur le canal.

## L'îlot folk du Sud-Ouest

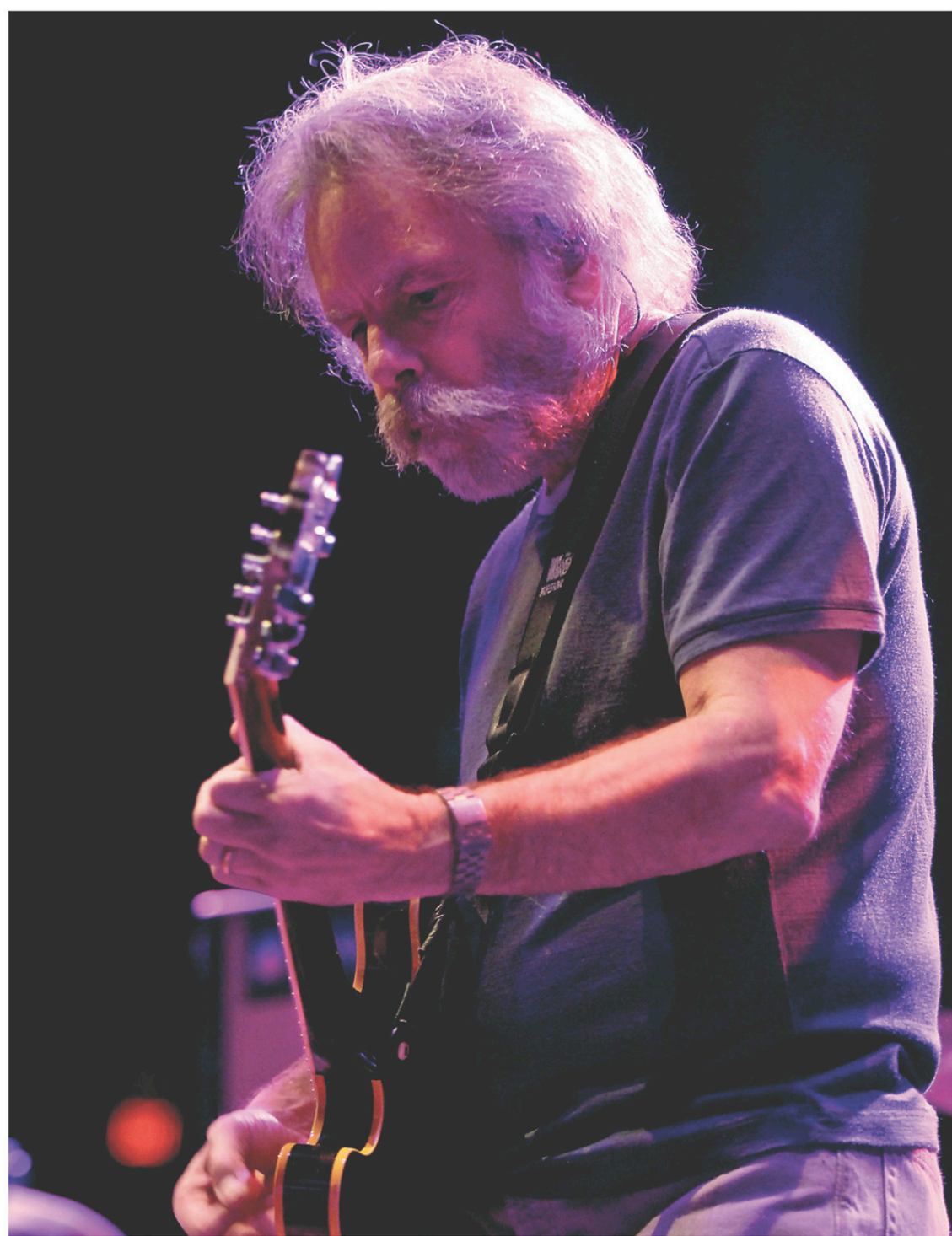
Un parc bucolique, flanquant le canal de Lachine, angle Saint-Patrick et Pitt. De l'autre côté, l'autoroute surélevée, araignée monstrueuse de films de fin du monde. C'est dans cette sorte d'îlot — et quelques salles des alentours — que le «Festival folk de Montréal sur le canal» aura lieu, du 15 au 19 juin. Ça commence au Centre culturel Georges-Vanier avec le concert d'un grand ancien : John McEuen, du Nitty Gritty Dirt Band, et ça se poursuit dehors. Le folk est affaire «d'héritage, de continuité, de renouvellement, de participation, et on propose tout ça», décrit le coprogrammeur et fondateur Carl Comeau. Dans l'îlot

folk, les spectacles se succéderont du 17 au 19, le jour et le soir : appellation folk au sens large, ça inclura Whitehorse, Sharon and Bram, Will Driving West, Katie Moore, Richard Shindell, Will Driving West, Philippe Brach, SoCalled avec Yves Lambert, Notre Dame de Grass, Joel Plaskett. La liste est longue (et complète sur le site [montrealfolkfest.com](http://montrealfolkfest.com)). «En 2008, ça aurait été une journée et 500 personnes étaient venues. L'an dernier, on a dépassé les 30 000 personnes sur les cinq jours. Je pense qu'on a trouvé notre public, ou plutôt que le public nous a trouvés, malgré les travaux tout autour!» Il insiste sur le mot «folk» au sens premier : «C'est un festival "folk for the folks", où l'on peut venir s'installer, passer la journée, faire du camping. On a ajouté des fêtes de danse traditionnelle, on nous le de-

mandait depuis des années, un "old-time square dance" vendredi et une "veillée du canal" samedi, après les concerts.» Il insiste : la fête ne grossira pas trop. «On tient à notre environnement décontracté, à la convivialité, aux familles qui viennent et reviennent. Le folk, c'est aussi une manière de vivre.»



SOURCE ALAIN LEFORT

SARA D. DAVID GETTY IMAGES AGENCE FRANCE-PRESSE  
Bob Weir, du Grateful Dead, en concert-réunion en 2009. Le répertoire du groupe est vaste et fascinant.28<sup>ES</sup> FRANCOS

## Vox Sambou : un artiste, un quartier, une planète

L'artiste de Côte-des-Neiges trouve les points communs entre les trois projets qui rythment sa vie

YVES BERNARD

Depuis plus d'une décennie, Vox Sambou est directeur de la Maison des jeunes de Côte-des-Neiges et il s'y consacre avec passion. Mais lorsqu'arrivent la fin de semaine et l'été, on le retrouve sur les scènes avec Nomadic Massive, le collectif de hip-hop nomade qu'il a cofondé, ou avec ses propres musiciens dans le groupe qui porte son nom. Des points communs entre les trois projets : l'engagement au service du combat contre les inégalités et pour la cause des jeunes, le hip-hop dans les musiques métissées et cette forte conscience de l'esprit d'un quartier, Côte-des-Neiges.

Nomadic vient de lancer son troisième disque et Vox Sambou en a fait de même quelques semaines auparavant. Il offre d'ailleurs *The Brasil Session* ce mardi sur la scène des Spectacles multiculturels des Franco-Folies de Montréal. Il invitera Paul Beaubrun, de la grande famille de Boukman Ekspéryans, ajoutera quelques nouvelles pièces, rappera sur son mélange d'affrobeat, de racines haïtiennes et de reggae. Il «risque même de chanter davantage», dit-il en riant.

## Un lieu pour eux

Pour la Maison des jeunes de Côte-des-Neiges, il a mis sur pied, en collaboration avec Lou Piensa, le studio d'enregistre-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Vox Sambou offre *The Brasil Session* ce mardi aux FrancoFolies.

ment No Bad Sound. «En 2007, on a sorti un premier mixtape et depuis, on fait paraître au moins deux albums par année. Ça devient comme un petit centre culturel et on organise aussi des ateliers de voix, d'écriture, de beatmaking et de présence scénique. Plusieurs membres de Nomadic collaborent à cela et, en ce moment, un ancien membre de la Maison des jeunes fait partie du groupe : le tromboniste Modibo Keita.»

À No Bad Sound, le hip-hop prédomine, mais d'autres genres cohabitent. Vox raconte : «On s'assure de ne pas se limiter à un genre. On a le groupe Society et, là-dedans, il y a un mélange. C'est ça qu'on

cherche le plus. Il y a aussi *Strange Fruits* qui a lancé son premier CD. C'est un groupe de filles et c'est vraiment la fierté de la Maison.» *Strange Fruits* est un trio de tendance afro-folk métissé, très prometteur soit dit en passant.

Jeudi dernier, au Groove Nation, Nomadic Massive lançait *The Big Band Theory*, un disque de hip-hop intemporel, nomade et multilingue, aux échantillonnages inspirés par des bandes sonores. Lou Piensa, Butta Beats et Waahli y ont formé une sorte de comité central pour la réalisation, Ali Sepu a ajouté un caractère un peu plus rock, alors que Meryem Saci, dont la voix déjà très forte en soul a beaucoup mûri, fait souvent une superbe paire avec Tali.

Vox Sambou décrit une scène très révélatrice de l'esprit de Nomadic : «A la fin du show au Groove Nation, il n'y avait plus de scène, c'était devenu une vraie communauté et on était vraiment en communion avec les gens. Je pouvais les toucher sur scène et il n'y avait vraiment plus de différences. C'est ce qu'on cherche. On ne peut pas se mentir : nous, on vit à Côte-des-Neiges, on est vraiment ancrés dans la communauté. Alors,

quand on voit que ça se produit dans une salle, on ne peut être plus heureux.»

Avec le projet qui porte son nom, Vox Sambou s'est inspiré du géant sud-américain présentement dans la tourmente : *The Brasil Session*, qui fut réalisé à São Paulo, reprend pour l'essentiel des pièces des albums précédents, mais avec des arrangements plus raffermis et des musiciens brésiliens qui complètent la formation montréalaise de Vox. «Nous étions au Brésil et le saxophoniste C Viera Pinto m'a invité pour faire un featuring sur son album. Puis en studio, on a créé un truc qui reflète le son que j'aime le plus : le live. Presque toutes les pièces sont enregistrées avec C Viera Pinto et le trompettiste Felipe Pipeta.» Un disque plus international, donc, qui incarne tout ce qui précède : un artiste, un quartier, une planète.

Collaborateur  
Le Devoir

Les spectacles multiculturels, mardi 14 juin à 18 h et à 20 h  
Renseignements : 514 876-8989, 1 855-FRANCOS, [francofolies.com](http://francofolies.com)

## CULTURE › MUSIQUE

## MÉDIAS

Bon journaliste,  
bad reporter

Quand la fiction rigole des bidouilleurs de l'info

STÉPHANE BAILLARGEON

Le réseau AMC annonçait cette semaine la mise en production d'une minisérie inspirée de l'autoreportage du journaliste américain David Carr intitulée *The Night of the Gun*, parue en 2008. Ce confrère atypique, spécialiste des médias, a connu une carrière en montagnes russes qui l'a mené au prestigieux *New York Times* après des années de déchéance et de dépendance à la cocaïne et à l'alcool. David Carr est décédé l'an dernier après s'être effondré en pleine salle de rédaction.

Son rôle tragique sera tenu par Bob Odenkirk, bien connu pour son interprétation de l'avocat véreux dans *Breaking Bad* (2008-2013) et la série dérivée *Better Call Saul*. L'adaptation a été confiée à Shawn Ryan, pilote de *The Shield* (2002-2008), autre série sur les tentations du mal, mais sans journaliste, bon ou mauvais.

L'autobiographie de Carr propose une enquête sur lui-même, parle de son parcours sinués, mais aussi des trahisons de la mémoire. Que du bonbon pour un « biopic ».

Les fictions sur les mauvais reporters se font plus rares. Tom McCarthy jouait un journaliste fabulateur dans la dernière saison de la série *The Wire* (2008). Il a ensuite réalisé *Spotlight*, hommage quasi documentaire à l'équipe de journalisme d'enquête du *Boston Globe*, gagnant de l'Oscar du meilleur film l'an dernier.

Netflix propose autre chose en ce moment, un téléfilm maison dont le scénario semble de François Bugingo. Ce petit malin a eu ses années de gloire en commentant l'actualité internationale dans les médias québécois tout

en inventant des reportages sur des terrains chauds de la planète. La mise au jour de son stratagème a fortement ébranlé le journalisme d'ici l'an dernier. Ici comme ailleurs, à son meilleur comme à son minimum, ce métier de base demeure une simple et honnête discipline de vérification.

On dirait donc un scénario de François Bugingo puisque *Special Correspondent* raconte la grande filouterie professionnelle orchestrée par deux employés d'une station radio de New York. Le reporter Frank Bonneville (Eric Bana) a l'habitude de couper les coins ronds, tandis que le technicien Ian Finch (Ricky Gervais) est un bon bougre un brin naïf. Le film a aussi été écrit et réalisé par Gervais, maître de l'humour britannique pince-sans-rire.

Ces correspondants bien spéciaux doivent couvrir une guerre civile naissante en Équateur. Le gaffeur jette leurs billets d'avion par mégarde et le duo décide de s'enfermer dans le grenier d'un restaurant latino en face de la station. C'est de là que les deux bozos de l'info diffusent de faux reportages en multipliant les similiscops, jusqu'à imaginer leur enlèvement par la guérilla pour couvrir leurs mensonges. À la longue, la situation perd le peu de véracité qui lui restait pour gagner en situations rocambolesques. Et bien sûr, les deux comparses que tout sépare (sauf la femme de l'un, maîtresse d'un soir de l'autre) finissent par se souder pour la vie.

## Une reprise

L'idée de base est franchement alléchante. Le résultat concret l'est beaucoup moins. *Special Correspondent* vire au téléfilm assez insignifiant, d'autant plus tristement qu'il s'agit d'une reprise d'un film français qui avait reçu d'assez bonnes critiques.

La version originale parue en 2009 s'intitule *Envoyés très spéciaux*. Gérard Lanvin y joue Bonneville (qui conserve donc son nom en anglais) et Gérard Jugnot incarne le technicien baptisé Poussin. À la sortie, *Télérama* écrivait que « les deux Gérard remplissent parfaitement leur contrat, surtout Lanvin ». Le magazine culturel parlait aussi d'une « comédie populaire et hardie ».

La situation était alors transposée en Irak. Il fallait du courage pour oser une comédie sur le thème des « otages pour de faux » alors que de vrais de vrais envoyés spéciaux croussaient dans les geôles du désert ou se faisaient trancher la tête. La comédie avait d'ailleurs suscité des réactions négatives et même des positions de rejet frisant l'appel au boycottage. L'équipe de création, dont les comédiens, répliquait qu'il s'agissait d'une comédie « ancrée dans une réalité que tout le monde connaît », faite de bidouillages, d'infos mensongères et de manipulations.

La crise économique et morale de la presse, avec ses effets pervers, demeure un très riche sujet. *Special Correspondent* est une sorte d'anti-*Spotlight*. Le film oscarisé célèbre le fin travail patient de limiers au service d'une noble cause. La pochade de Gervais s'amuse aux dépens des tâcherons de l'info ne respectant aucune règle éthique dans un monde médiatique en perdition. Et vogue la galère...

Le Devoir



THEO WARGO/GETTY IMAGES/AFP  
Dans *Special Correspondent*, Ricky Gervais est Ian Finch, technicien un brin naïf.



MÉRYL SCHNELLER

Philippe Boutin a repris cet oratorio profane pour en faire un spectacle à son goût, en y intégrant tout un pan de culture populaire.

## Autour de Tristan et Iseult

Philippe Boutin signe un opéra éclaté

CAROLINE MONTPETIT

Philippe Boutin n'a jamais vu un opéra de sa vie. « *Le premier opéra où j'irai sera celui qu'on aura monté* », dit-il. Il savoure d'ailleurs le fait d'être « pur et naïf » vis-à-vis du genre. Aussi, l'opéra *Le vin herbé*, de Frank Martin, qu'il met en scène pour quatre soirs à Montréal, promet d'être une expérience nouvelle: un croisement entre l'opéra, le rap, les arts martiaux, le *lip-sync* et le théâtre. « *Cela me permet une liberté* », dit-il.

Philippe Boutin n'a pas voulu choisir: il a tout mis dans sa mise en scène de l'opéra, qui prend l'affiche à partir du 16 juin à L'Arsenal art contemporain, dans Griffintown, à Montréal. Le spectacle est produit par la compagnie BOP (Ballet-Opéra-Pantomime), une compagnie de jeunes artistes frais émoulus du Conservatoire, qui se sont donné pour mission de diffuser des œuvres classiques et contemporaines peu diffusées. La compagnie a donc demandé à Philippe Boutin, tout aussi fraîchement diplômé en théâtre, de donner vie au vin herbé.

Cet opéra est en fait inspiré du *Roman de Tristan et Iseult*, de Joseph Bédier, qui s'est lui-même inspiré du célèbre mythe celte du même nom.

Le mythe veut donc qu'Iseult la blonde soit menée par le neveu du roi, Tristan, au roi Marc de Cornouailles qu'elle doit épouser. La mère d'Iseult la

« En art, il n'y a rien qui ne se fait pas »

Philippe Boutin

blonde a confié à sa suivante un « vin herbé », potion qui doit faire en sorte que les futurs époux tombent éperdument amoureux. Or Tristan et Iseult boivent la potion en chemin et deviennent fous l'un de l'autre. Cette passion dévorante les mènera à la mort.

Philippe Boutin a repris cet oratorio profane pour en faire un spectacle à son goût, en y intégrant tout un pan de culture populaire. « *Le roi Marc y sera Freddy Mercury et la mère d'Iseult est Céline Dion* », dit-il. Lady Gaga, Jon Snow et Yoda devraient également être évoqués. Il s'agit donc d'une « réappropriation de l'œuvre », à travers des référents de la culture populaire. Les chorégraphies seront pour leur part signées Dave Saint-Pierre.

L'entreprise est ambitieuse. Se succéderont sur scène 12 chanteurs, 8 musiciens et plus de 40 comédiens, dont un chœur de 30 personnes.

À 25 ans, Philippe Boutin a déjà derrière lui la création de *Détruire nous allons*, un projet qu'il a réalisé avec Dave Saint-Pierre et 40 interprètes, et qui

s'est déployé sur un terrain de football à Longueuil. « *En art, il n'y a rien qui ne se fait pas* », dit-il.

Alors que l'opéra de Frank Martin débutait au quatrième chapitre du roman de Bédier, Philippe Boutin a tenu à mettre en scène un prologue, qui explique aux spectateurs le cadre de l'histoire.

« *On explique d'ailleurs que ça nous importe de raconter cette histoire* », dit Philippe Boutin.

## Coolitude

En plus de diffuser de l'opéra, BOP se donne pour mission de le rendre plus accessible, poursuit Philippe Boutin, qui ajoute avoir envie « d'actualiser les choses et de les rendre cool ». « *Moi, j'en fais ma vie* », dit-il. Son approche est baroque, ajoute-t-il, et se trouve à la rencontre de plusieurs univers. Pour lui, nos icônes contemporaines jouent le même rôle que les dieux des mythologies d'autrefois. Il explique être guidé d'abord et avant tout par le plaisir lorsqu'il conçoit un projet.

C'est le chœur qui, quant à lui, fera objet de décor. Les 32 personnes qui le composent seront tour à tour bateau, forêt, château, dragon. Les costumes seront signés Denis Gagnon.

On peut donc s'attendre à tout à propos de cette production du *Vin herbé*, comme, aussi, des futurs projets ambitieux de Philippe Boutin.

Le Devoir

Hydro Québec présente

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

# DOMAINE FORGET

respirez le grand art

JEAN-FRANÇOIS RIVEST

LES BRUNCHES-MUSIQUE

ELIANE ELIAS

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

\*\*\*\*\* FIN DE SEMAINE D'OUVERTURE! \*\*\*

VENDREDI 17 JUIN 20 H

Ensemble de cuivres et percussions du Domaine Forget  
Direction : Alain Cazes

SAMEDI 18 JUIN 20 H

LES VIOLONS DU ROY  
Jean-François Rivest, chef d'orchestre  
Gabriele Cassone, trompette  
Benedetto Lupo, piano

COGECO STINGRAY MUSIQUE

Conférence 19 h  
LES 20 ANS DE LA SALLE FRANÇOYS-BERNIER

DIMANCHE 19 JUIN 15 H

Eliane Elias, voix, piano et son quartette

MADE IN BRAZIL  
Seule visite au Québec!

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

Entre mer et montagnes, découvrez plus de 25 œuvres installées sur la propriété!

UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!

LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!  
Du 12 juin au 4 septembre

19 JUIN - DEUX VIOLONCELLES  
Caroline Goulet et Daniel Finzi, violoncelles

10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service - COMPLET  
12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

Détails sur [domaineforget.com](http://domaineforget.com) | 418 452-3535 | 1 888 336-7438

Saint-Irénée, Charlevoix



Future My Love de Maja Borg parle de Jacque Fresco, penseur, qui croit en la nécessité d'une économie de coopération sociale.

## L'humanité en marche

L'exposition *Est-ce que l'huître dort?* se penche sur le désir comme source d'engagement

NICOLAS MAVRIKAKIS

Il n'y a pas longtemps, je vous parlais de l'expo de Naeem Mohaiemen au centre Vox, expo toujours présentée (jusqu'au 25 juin), composée de trois films passionnants qui durent en tout plus de trois heures. Ces jours-ci, une autre expo, à la galerie SBC, nous présente une série de films et de vidéos qui totalisent plus de cinq heures de visionnement! Cette tendance n'est pas nouvelle en art contemporain, mais elle semble ne pas s'essouffler. Et il ne faudrait pas qu'elle vous décourage d'aller visiter ces deux expositions. Autre phénomène actuel, cette expo chez SBC, qui regroupe quatre œuvres d'artistes contemporains, inclut aussi deux autres pièces anciennes, dont un film de Marguerite Duras datant de 1979.

À une époque où le marché de l'art a de plus en plus tendance à consommer l'art ainsi que les artistes — et à jeter les œuvres qui ne sont pas assez spectaculaires ou rentables économiquement —, à une époque où de plus en plus

d'œuvres célèbres ont un contenu assez mince, pour ne pas dire négligeable, voilà une attitude forte. Nous pourrions y voir la volonté de mettre en avant des œuvres qui font réfléchir. Nous pourrions aussi y voir le désir des artistes et commissaires actuels de s'inscrire dans une tradition d'un

**L'œuvre qui domine cette exposition est un film de Marguerite Duras. Intitulé *Les mains négatives*, il vous fera réfléchir à la question de la condition humaine...**

art plus intellectuel. Voilà un parti pris pertinent.

À la galerie SBC, vous verrez donc le 5<sup>e</sup> volet d'*Água Viva*, série d'expositions s'inspirant d'un livre de Clarice Lispector, portant le même titre et datant de 1973. Cette série d'expos interroge les liens entre les êtres humains. Cette fois-ci, ce volet intitulé *Est-ce que l'huître dort?* (phrase tirée

du livre de Lispector) fait référence à la réaction de l'huître lorsqu'elle se contracte sous l'effet du jus de citron... Cette expo traite de l'amour, des émotions, parfois douloureuses, qui arrivent à éveiller en nous une conscience plus grande du monde et de la condition humaine, ce qui amène parfois à des prises de position sociales, politiques ou intellectuelles. Les commissaires Pip Day et d'Irmgard Emmelhainz rompent avec cette tendance à interpréter l'héritage du Siècle des lumières comme une opposition entre les intérêts collectifs,

qui seraient objectivement opposés aux émotions et à la subjectivité. L'engagement humain serait avant tout une question de sensibilité, d'empathie, de désir...

**Vers l'autre**

L'œuvre qui domine cette exposition est un film de Marguerite Duras. Intitulé *Les mains négatives*, il vous fera réfléchir à la question de la condition humaine... Rien que pour voir ce court et grandiose film, le déplacement à la SBC vaut la peine. Vous y verrez des travellings montrant Paris au petit matin, de la pénombre de la nuit au crépuscule du petit jour, comme si une insomnie tourmentée par un amour défunt ou par une conscience exacerbée de la mort se promenait en quête d'un sens à la vie... Duras, qui fait aussi la narration, y parle de ses mains peintes en négatif dans *«les grottes magdaléniennes de l'Europe Sub-Atlantique»*. Elle y énonce un amour envers cet art, envers l'art, envers ces êtres qui pour la première fois il y a 3000 ans ont vu *«l'immensité des choses»* à travers le double de leur main... Une ode à l'amour de ceux qui ont clamé leur identité, leur humanité, leur désir

d'aller vers l'autre malgré le pouvoir du néant.

**Implications**

Dans le film *Une histoire de femmes*, vous verrez et entendrez Pauline Julien en train de chanter *Une sorcière comme les autres*, qui est une ode aux femmes et à leur engagement dans la société. Ce film est de même nature. Réalisé par Joyce Rock, Martin Duckworth et Sophie Bissonnette — qui tourna par la suite le célèbre *Des lumières dans la grande noirceur* (1991), film traitant de la syndicaliste et féministe Léa Roback —, il documente les neuf mois de conflit lors de la grève des mineurs à Sudbury en Ontario en 1979-1980. Mais il s'agit surtout d'un film sur les liens amoureux entre ces grévistes et leurs femmes qui les appuient, mais qui en même temps réfléchissent à leur place dans la société.

Une question identitaire assez similaire est aussi abordée dans *Un chant d'amour*, film de Silvia Gruner, sorte de *remake* interprétation d'un film de Jean Genet de 1950. Moins explicite sexuellement que son modèle, ce film de 2004 parle du désir entre deux hommes emprisonnés qui tentent d'entrer en contact. Il ne faut pas non plus rater *Future My Love* de Maja Borg (2012), qui parle de Jacque Fresco, penseur qui croit en la nécessité d'une économie de coopération sociale... Dans le récit de ce film, le deuil d'une relation amoureuse est mis en parallèle avec le deuil que nous devons faire d'un certain capitalisme qui, grâce aux leures de la technologie et d'une croissance économique infinie, nous aurait fait croire à un bonheur lui aussi sans fin...

Collaborateur  
Le Devoir

**EST-CE QUE L'HUÎTRE DORT?**

Commissaires : Pip Day et Irmgard Emmelhainz  
SBC galerie d'art contemporain  
Jusqu'au 9 juillet

BIENNALE INTERNATIONALE D'ART NUMÉRIQUE

## Une autre manif et ses machines

JÉRÔME DELGADO

Des machines, et encore des machines. Il y a une impression de déjà-vu dans la troisième édition de la Biennale internationale d'art numérique (BIAN). Comme si, derrière cette noble mission visant à affirmer la créativité de ceux qui travaillent à partir d'ordinateurs, il n'y avait finalement aucun autre point commun que celui de la machine. Sur le thème *Automata* et intitulé *«L'art fait par les machines pour les machines»*, la BIAN 2016 réunit une pléthore d'œuvres portées soit par la robotisation, soit par un imaginaire illimité. Peu importe si la Manif d'art de Québec de 2012 (*«Les formes du mouvement»*) et le Mois de la photo à Montréal de 2013 (*«Drone: l'image automatisée»*) sont passés par là.

Cette biennale censée être «en phase avec l'évolution de notre monde» demande néanmoins, sur papier, si on n'a pas atteint cette vieille hypothèse qui voudrait que l'intelligence artificielle dépasse le cerveau humain. Si les machines acquièrent une sensibilité artistique et qu'un «sonnet écrit par [l'une d'elles] sera mieux apprécié par une autre», comme l'énonçait autrefois le précurseur de l'informatique Alan Turing, est-ce la fin de la supériorité humaine?

La réponse, sur le terrain des salles d'exposition, ne vient que parcimonieusement, quand ce n'est pas de manière obscure. Sans véritable liant, écartelée en plusieurs adresses et se vantant de réunir une centaine d'artistes, la manifestation s'avère être d'abord et avant tout une grande messe en pixels, en modules électroniques et en logiciels. C'est le danger qui guette ces grandes réunions: on étiole le message à force de scinder le programme entre une expo centrale (plus importante?) et de nombreuses expositions satellites (non officielles?).

Aujourd'hui, l'outil numérique est partout, tout le temps, dans la création comme ailleurs. Les expositions appelées à lui sont désormais majoritaires. On s'explique mal pourquoi une biennale devrait lui être consacrée, surtout à une époque où les chapelles disciplinaires tendent à disparaître. L'audace serait de consacrer une biennale à l'art analogique.

Mais bon, *Automata* renferme des bons coups, plusieurs même. Bien que certaines expositions soient déjà terminées, signalons celles autour du travail sonore et cinétique de Mary Sherman (centre Oboro) et de celui du duo montréalais Béchard-Hudon (centre d'exposition Lethbridge, annexé à une bibliothèque municipale). Notons que, pour le cas de l'artiste américaine, il ne s'agissait que d'une mise en bouche. Oboro lui consacra à l'automne une grande exposition individuelle.

**Le bâtiment est un piège**

La manifestation centrale de la BIAN, qui prend place dans

le complexe L'Arsenal, vient quant à elle d'être inaugurée — alors que d'autres expositions sont encore à venir. Si le bâtiment de Griffintown, situé à un jet de pierre du canal de La Chine, n'a pas d'équivalent pour ce qui est de la superficie (et de la hauteur des plafonds), il se révèle un piège, une fois de plus.

La BIAN est la bienvenue... pourvu qu'on intègre à l'exposition des œuvres tirées de la collection du propriétaire de L'Arsenal et de celles de ses amis. Monumentales, voire hors thèmes, celles-ci se dressent sur le chemin des visiteurs dès la première salle. À quoi joue-t-on?

Le prix d'entrée (10\$) pourrait dès lors paraître insensé. Heureusement, dans la deuxième salle, ça se replace et, du coup, on oublie presque L'Arsenal et tout ce qui vient avec lui. Parmi ce qu'il y a de mieux, et c'est peut-être le seul fil conducteur de toute la BIAN, il y a la transformation que l'humain subit sous le coup de la machine. Ou, comme l'écrit Alain Thibault, directeur de la manifestation, «Automata [se veut] également un regard des machines sur le genre humain».

L'installation *5RNP Étude humaine # 1* de Patrick Tresset s'apparente à un atelier de dessin devant modèle. Or, ici, ce sont cinq robots qui dessinent le portrait de celui qui voudrait bien poser pour eux. La sensibilité artistique est désormais à la portée de l'intelligence artificielle. À l'autre bout du spectre, le dispositif mécanique de Paolo Almario détruit pièce par pièce les visages pixellisés de personnages historiques. Son œuvre, *Dyforme*, concrétise la victoire de la machine sur l'humanité, son passé, sa mémoire.

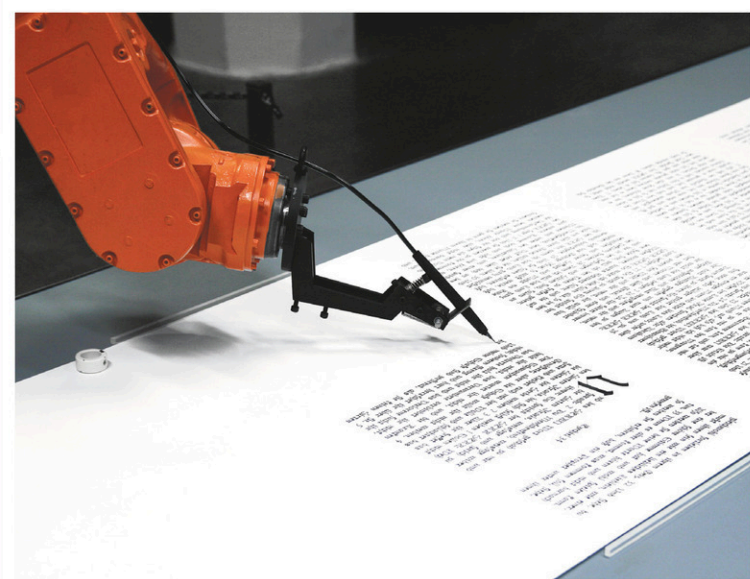
Dans cette troisième édition d'une biennale marquée par la profusion d'œuvres robotiques, ou cinétiques, et de projections vidéo, il n'y en a pourtant pas que pour la dématérialisation. Certes, c'est une main électronique qui écrit la Bible — l'œuvre *Bios* du collectif Robotlab —, mais le papier demeure présent. Il est même sonore, comme chez Pe Lang, auteur d'une murale de papiers froissés. Puis, toutes ces œuvres peuvent prétendre avoir remplacé la voix humaine — notamment *What Do Machines Sing of?* de Martin Backes —, il y a néanmoins, encore, un homme ou une femme derrière ces machinations.

Ni alarmiste ni rassurante, *Automata* ne dresse aucun constat sur l'état de la planète. Elle ne fait le point que sur un aspect: la culture numérique est riche et créative. Or, de cela, on était déjà au courant.

Collaborateur  
Le Devoir

**AUTOMATA**  
Biennale internationale d'art numérique

Plusieurs lieux. Exposition centrale à L'Arsenal, 2020, rue William, jusqu'au 3 juillet.



Dans l'œuvre *Bios* du collectif Robotlab, une main électronique écrit la Bible.

Galerie Claude Lafitte depuis 1975

CÉLÈBRE 40 ANS DANS LE DOMAINE DE L'ART

Importante exposition  
Maîtres Québécois :  
Alleyn, Ferron, Gagnon, Hurtubise,  
Lemieux, McEwen, Riopelle, Suzor-Côté



Jean McEwen, "Cages d'île n°3"

1974, huile sur toile, 50" x 70"

Jusqu'au 18 juin, du mardi au samedi, de 11h à 17h  
Toutes les œuvres sont disponibles pour achat

2160, rue Crescent, Montréal, H3G 2B8, (514) 842-1270  
lafitte@lafitte.com - www.lafitte.com

Les beaux  
détours

www.lesbeauxdetours.com  
514-352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

CIRCUITS  
CULTURELS

ROBOTLAB



